

REFORMER L'ORTHOGRAPHE ? MIEUX LA SUPPRIMER !

En Grande-Bretagne, 1 million d'écoliers écrivent l'anglais sans user de l'alphabet latin originel, tout en parlant la même langue qu'à Picadilly. « To be or not to be » s'intitule la première méthode de 44 lettres en service dans 10 000 institutions primaires, popularisée par le sigle ITA: Initial Teaching Alphabet. L'ITA, dont la diffusion est subventionnée par le gouvernement, a été adoptée par les éditeurs de livres d'enfants, où Judy et Billy, Rose et Mary racontent leurs aventures dans un anglais dont l'alphabet échappe à l'entendement des adultes. Cette méthode permet aux débutants d'accéder plus vite à la lecture et à l'écriture. On sait que, d'un siècle à l'autre, en anglais comme en français, la phonétique s'est écartée de l'alphabet latin au point d'engendrer deux langues distinctes, celle qu'on parle et celle qu'on écrit. S'il suffit d'un signe, en français par exemple, pour dire a ou i, il en faut deux pour prononcer an, in, ou ch. Les typographes de l'ITA ont créé de nouveaux caractères pour exprimer des sons qui, jusqu'alors, ne pouvaient être « lus » qu'en combinant plusieurs lettres. Ainsi les enfants esquivent-ils les douloureux crocs-en-jambe que lance l'orthographe à tous ceux qui usent leur premier fond de culotte sur les bancs de l'école. L'élève prononce mieux ce qu'il lit car la valeur phonétique du signe n'est pas altérée par la présence d'un autre. Il parle juste comme on doit chanter juste un do, un ré ou un mi. Il est ainsi mieux préparé au « déchiffrage » de l'alphabet latin dont il apprendra plus tard à se servir. Les pédagogues relèvent que l'enseignement de l'orthographe en deux étapes est aussi fructueux que celui des mathématiques par la Théorie des Ensembles. En France, les réformes de l'orthographe n'ont servi qu'à « amuser » le monstre qu'est celle-ci en lui portant des petits coups de dague. Rappelons qu'en 1960, la majorité des membres de l'Académie des Sciences formulaient un vœu de réforme restreinte qui, à la suite du Rapport Beslais figure parmi ces documents dont la lecture indispose, même en caractères latins. Mme Claire Blanche Benveniste, 34 ans, et M. André Chervel 37 ans, maîtres assistants en linguistique française à la Faculté d'Aix-en-Provence viennent de publier un ouvrage analytique (1) qui préconise la suppression totale de l'orthographe. Jean Vidal nous fait part de son entretien avec les deux auteurs sans préjuger des controverses qui pourraient s'ensuivre.

Un homme sur trois est analphabète, mais sur deux alphabétisés 1,7 n'écrit pas sans appréhension. 1,7 ne « prend pas la bille » de bon cœur, classant l'écriture parmi les travaux pénibles de son existence. La lettre hebdomadaire aux parents ou aux enfants est souvent, pour 1,7 la corvée familiale à laquelle il ne coupe pas sans risquer d'attrister quelqu'un. Le lancement de la carte postale par Emmanuel Herrman voici juste cent ans a permis de simplifier les choses. Grâce à l'économiste autrichien, on libelle aujourd'hui plus qu'on ne rédige. Et si l'on ajoute aux cartes postales les « Mic Mac » ou les « Dorchy » dont le message est déjà imprimé par l'éditeur en prévision des sentiments qu'éprouvera l'expéditeur pour le

destinataire, eh ! bien, nul n'écrit plus demain à personne et la correspondance prendra la forme définitive qui la guette, celle du faire-part, ou plutôt, de l'avis de décès. Dans ce processus qui aboutit inmanquablement à la mort de la lettre, — j'allais dire à la lettre morte — l'orthographe française porte sa part de responsabilité, mais il n'appartenait pas à Claire Blanche Benveniste et à André Chervel de chiffrer cette part avec exactitude : c'est moins la tâche des linguistes que des sociologues. Toujours est-il que la complication actuelle de l'orthographe contribue à paralyser la volonté d'écrire et remplit sa fonction décou-

(1) « L'orthographe » Maspéro éd.



Les dindes du couvent couvent... Un parfait exemple d'absurdité orthographique que les professeurs citent à leurs élèves.

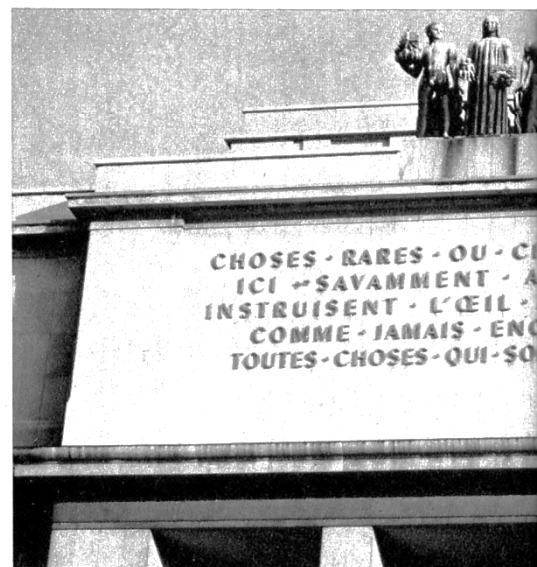


Cette phrase, qui connut en mai 68 l'honneur des murs de la Sorbonne et que reprend ici Mme Claire Blanche Benveniste, maître-assistant en linguistique française à la Faculté d'Aix-en-Provence, signifie que l'orthographe est l'expression d'un mandarinat éloigné de la vraie culture (et non la femme du mandarin).

Une écriture phonétique permettrait d'économiser en français une lettre sur trois, donc un livre sur trois. Si, en cours de rédaction l'élève, le professeur, l'ingénieur n'étaient pas interrompus par les hésitations orthographiques, la pensée suivrait son cours normal et la vitesse de l'écriture manuscrite serait accrue, solution au moins partielle au problème de la tachygraphie si important à notre époque. La perception d'un texte scientifique serait plus aiguë, les notices techniques allégées, les comptes rendus plus concrets.



La dictée de Napoléon est à la Bibliothèque Nationale où les auteurs de 6 millions d'ouvrages ont écrit le français dans « une langue morte » (André Chervel).



rageante tout au long de l'exercice. On feuilletait le dictionnaire pour préciser l'orthographe du mot plus souvent que le sens. Seule l'élite littéraire fait l'inverse car, à force de « vivre le vocabulaire », on sait en distinguer les multiples facettes. Cependant les grands écrivains font aussi des fautes d'orthographe !

L'entreprise menée par Claire Blanche Benveniste et André Chervel, n'est pas la première en date, mais la vision par les auteurs des « phénomènes » qui encombrèrent notre langue écrite tire son originalité de ce constat : Dans une société moderne où les bouleversements scientifiques et sociaux se succèdent comme les bombes d'un chapelet, l'orthographe est un obstacle que l'on ne peut plus franchir en passant dessus. Pour dégager la voie, il faut le faire sauter !

Au temps du Jongleur de Notre-Dame, l'orthographe avait si peu de crédit qu'on s'en passait. On disait « *miéousse* » conformément à l'évolution phonétique prédominante du latin et l'on écrivait : *mieux, miex, mieus, mieulx, miels*. *Ivre* pouvait se lire *iure, jure, juré*. *Huile*, au même compte, *uile* ou *ville*. Aucun dictionnaire ne s'ouvrait, aucun censeur ne sévissait, aucun couperet ne tombait ; mais seules la gaudriole et la Vie des Saints avaient l'honneur du français douloureusement accouché du latin par la *puissance parlante* du bon peuple, qui imposait son carillon oral dont les cloches ne correspondaient pas nécessairement aux notes que l'alphabet latin figeait sur sa « portée ». Les phonèmes *an, eu, in, on, ou, un, ch* ne sont pas latins, ni les signes *e, è, j, v*. Le bon peuple ne voulait plus chanter la langue du tendre Ovide et du lucide Lucrèce. Il manquait quelque dix notes à la « gamme latine », dix caractères so-

nores pour écrire le français de la rue, c'est-à-dire, le seul français parlé. Cette insuffisance a fait éclater un drame dont les victimes s'inscrivent sur le martyrologe de l'orthographe, *in saecula saeculorum*. Demandez aux « chers petits » qui peinent dur le mot *quincailler* ou sur un accord de participe si leur supplice est vraiment de mise... Il suffit encore d'une ultime faute d'orthographe pour rendre nuls leurs actes probatoires...

La basoche, elle, écrivait le plus sérieusement du monde en pur latin.⁽¹⁾ La nouvelle langue vivante l'indifféra jusqu'au point de non retour où celle-ci passa de l'âge ingrat à l'âge adulte. Les chancelleries pressantes lancèrent leurs édits. Il fallait codifier cette phonétique abracadabrante et ne plus confondre sur les chemins la mère Agace avec l'extrémité majestueuse de la jambe royale : *pie* se disait *pié* et *pied*. Mais comme l'alphabet latin manquait de signes pour traduire les sons puinés, on trouva le moyen de faire la distinction en rajoutant des lettres alors que la *phonétique* ne prêtait nullement à confusion : c'est la *pie* qui bavarde, non le *pied* ; c'est le *pied* qu'on chausse non la *pie*... L'on préféra « gonfler » le vocable (et, ce faisant, inciter le lecteur à chanter faux les lettres en trop) que de compléter le *sanctum latinum alphabetum*. Les signes de surcharge furent empruntés aux mots latins que les clercs bilingues offraient en caution à l'orthographe française naissante. D'après *pedem*, on mit un *d* à *pied*. C'est pourquoi nous disons *pedestal* et non *piestal*. Aujourd'hui, l'on perd son latin à écrire le français. Jadis on perdait son français à écrire le latin ! L'idée de coiffer d'accents les lettres qui n'en comptaient pas en latin, vint à l'esprit des clercs mais ne prévalut point. Il aurait suffi d'accentuer judicieusement les voyelles (comme il fut fait en d'autres langues) pour que celles-ci vaillent des sons, à aurait pu se prononcer : *an* et *ō* : *on*. Ainsi, *canton* s'écrirait aujourd'hui : *cātō* et *enfant* : *āfā*. L'accentuation vint trop tard pour conjurer la maladie

(1) En Sorbonne, on soumit des thèses en latin jusqu'à la fin du siècle dernier.



Au Palais de Chaillot, Paul Valéry se prit à écrire sur les murs... Mais l'orthographe était à ses yeux « une des fabrications les plus cocasses du monde ». Dans son discours à l'Académie française, le 25 octobre 1939, il précisait : « Sa bizarrerie en a fait un moyen d'épreuve sociale : celui qui écrit comme il prononce est, en France, considéré comme inférieur à celui qui écrit comme il ne prononce pas. Et encore : « Cependant qu'on exige le respect de la partie la plus absurde de notre langage qu'est sa partie orthographique, on tolère sa fabrication la plus barbare de la partie phonétique, c'est-à-dire de la langue vivante. »

Pagaïe...



Pagaye...



Pagaille...

Trois orthographes (dont une, pagaïe, irrégulière mais d'usage courant) pour un même mot, peut-être est-ce là, justement, l'expression de la pagaille qui règne dans l'orthographe française.



endémique de l'orthographe française dont *e* illustre à elle seule le cours douloureux par ses sons et ses « stigmates » : *e, é, è, ai, ei, eu,...* Le tabou qui couvrait l'alphabet latin avait un tel pouvoir que l'œuvre des clercs n'aboutit qu'à l'impossibilité de représenter rigoureusement les sonorités populaires. Les deux seuls caractères qui s'ajoutèrent à l'alphabet insuffisant furent importés de Hollande. En ce lieu de refuge du libéralisme intellectuel, où l'on imprimait dans notre langue les écrits interdits en France par la Cour et le Clergé, les typographes mirent une queue au *i* et une pointe au *u*. Ainsi, *j* et *v* réputés « sons sans signes » facilitèrent la tâche des clercs empêtrés encore dans les *c, k, q*, qui sonnaient tous *que*, les *i* et *y* qui faisaient double emploi, et les deux *ch*, l'un pour *chahut*, l'autre pour *chaos*... C'est un dictionnaire des « erreurs passées » qu'il faudrait éditer pour réunir ces anomalies. Mais comment ces clercs-là pouvaient-ils mieux agir ? En procédant à leur manière, avec logique et sans science, avec cohérence et sans critique, ces apprentis-sorciers se doutaient-ils que sortirait bientôt de leur cuisine cet anti-philtre de l'écriture française que vomiraient les générations futures ? La contestation n'a jamais lâché prise, de Pierre de Ronsard et Michel de Montaigne⁽²⁾ à Paul Valéry et Raymond Queneau.

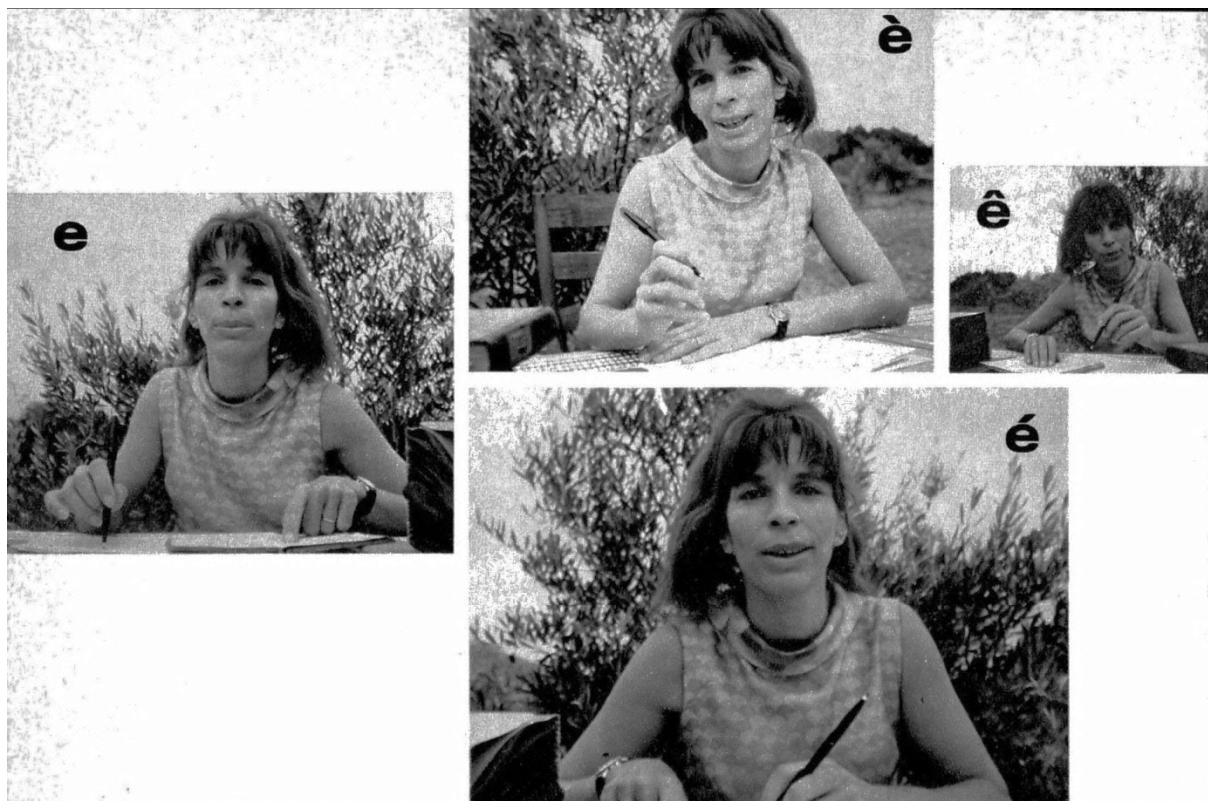
« Tu écriras ta langue à la sueur de ton front »

Si la codification de la basoche dura jusqu'au 17^e siècle, les réformes postérieures ne modi-

fièrent en rien la nature de la « nouvelle machine orthographique » contemporaine de l'automobile à vapeur de Cugnot. Nous roulons aujourd'hui à l'essence, mais notre bille tourne encore sur l'orthographe « revue et corrigée » du 18^e siècle. Les épurations successives n'ont rien changé au fait que nous n'écrivons pas ce que nous parlons. Il y a une grammaire pour l'oral et une grammaire pour l'écrit. En commençant à s'exprimer, l'enfant observe les règles de la grammaire orale qu'enseigne l'usage : il parle et va de l'avant. Mais en classe, un diable hirsute sort du premier livre ouvert et ce diable grimace : « Tu ne me connais pas, je sais... Je m'appelle Français Ecrit et je règne sur la grammaire de l'orthographe... Tu écriras ta langue à la sueur de ton front, je veux dire, autrement que tu la parles... Sinon tu seras un cancre pour la vie ». L'écolier français qui dit *la* doit savoir l'écrire : *la, là, ou las*, tandis que le petit Espagnol écrit *la* dans tous les cas *parce que sa langue comme tant d'autres n'a pour ainsi dire pas d'orthographe*.

« Nous ne voulons pas ferrailler la machine orthographique pour satisfaire un besoin artificiel de destruction disent Claire Blanche Benveniste et André Chervel, mais parce que son maintien est un défi constant aux principes qui régissent l'écriture. Celle-ci n'est pas un art comme le style ou le dessin, mais un code phono-graphique comme le Morse, un système qui permet de « coller » des signes sur des sons, la langue consistant d'abord à parler puis à écrire ce que l'on prononce et à prononcer ce que l'on écrit. C'est parce que ces principes évidents sont transgressés depuis plus de dix siècles que le français est affublé d'une orthographe. Et qu'est-ce que l'orthographe sinon le complément parasitaire d'une langue qui manque de signes?... Quand le trafic routier se complique, on institue de nouveaux signaux pour notifier de nouvelles consignes. Imaginez-vous un code de la route arbitrairement réduit à 26 signaux pour notifier 50 consignes ?... Quel clerc, quel réformateur, quel fonctionnaire prendrait-il sur lui de combiner les signaux 4 et 15 pour interpréter la consigne 30, les signaux 8, 16, 21, pour interpréter la consigne 40 ? Il en est pourtant ainsi de l'orthographe française. On prononce *om* pour *homme* que l'on écrit en réalité *homeumeu* ; on prononce *fam* pour *femme* que l'on écrit en réalité *feumeumeu*. L'orthographe est si prolifiquement cancéreuse qu'à l'exception des « hollandaises » *j* et *v* toutes les lettres de la langue française peuvent être muettes : *t* dans *fruit*, *o* dans *faon*, *u* dans *fatiguant* *c* dans *banc*

(2) Montaigne utilisa ses propres signes phonétiques : *ā* = an, *ō* = on, etc.



i dans *oignon* etc. Pour représenter 33 sons, le français compte 22 lettres rentables, c'est-à-dire, correspondant à l'exigence d'un signe pour un son, et sur ces 22 lettres, six se prononcent de la même façon. Restent 17 lettres... La désuétude de la machine orthographique s'étale en cinq paramètres de niveaux différents et souvent paradoxaux : 1) déficit de signes ; 2) doublage de signes ; 3) mutité de signes ; 4) surcharge de l'écriture ; 5) homonymie phonétique. Le support mathématique de nos travaux s'ébauche déjà et nous comptons sur l'ordinateur pour jeter sur eux une lumière plus vive. Mais peut-on améliorer l'orthographe d'une langue dont les mots méritent à peu près tous un traitement ?... D'autre part, si le graphisme s'est dangereusement écarté de la langue parlée, celle-ci par voie de conséquence a pris ses distances à l'égard des sons justes de l'expression orale. D'où une cacophonie linguistique qui s'exerce indépendamment des intonations régionales et parfois aggrave leurs effets. On dit *brun* et *brin*, *joli* et *jeuli*, *colline*, et *calline*, *Maroc* et *Mareuc*, *cretonne* et *crotonne*... Tachez de lire à haute voix les phrases qui suivent sans buter dessus : *Nous notions des notions. Ils affluent vers l'affluent. Il convient qu'ils convient. Les rations que nous rations. Les fils des fils Martin*... Un linguiste moderne ne peut se porter défenseur d'un archaïque alphabet responsable des acrobaties phonétiques auxquelles se livrent des gens qui, ne parlant plus latin, doivent encore sauter à

pieds joints les chausse-trapes que sème l'orthographe sur chaque ligne d'écriture.

Le français au passé, au présent, au futur

Supprimer l'orthographe. Mais par quoi le remplacer ? Par rien d'autre puisqu'il est superflu ! Dès lors florirait ce « style oral » dont Raymond Queneau donne cet aperçu :

On népa zabitué, sétou. Unfoa kon sra abitué, saira tousel. Epui sisaférir tanmye !

Loin de nos linguistes l'idée d'aboutir à cet anti-système, *cette langue sans principes*... Avouons que la moindre altération des règles saisit l'œil, interrompt le courant de pensée, dérouté les habitudes acquises. Quel graphisme proposent-ils ?

— Nous n'avons pas songé à dessiner les nouveaux caractères dont l'alphabet français a besoin. C'est aux phonéticiens, aux syntacticiens, aux typographes qu'il appartient de changer un son en signe d'après les fréquences, les distinctions, les ligatures, les liaisons. Notre rôle est de montrer que la rupture est consommée entre l'orthographe d'hier et le langage d'aujourd'hui car, *plus passe le temps, plus grandit l'écart entre le parlé et l'écrit*. Il ne s'agit pas bien entendu de toucher au premier mais au second.

Objection : Apprendre de nouveaux signes implique un effort supplémentaire tant pour les écoliers que pour les usagers.

Le e latin se prononçait é mais s'écrivait sans accent. On lui en mit un aigu dessus et le son resta le même tandis que le premier devenait muet. Mais comme on disait aussi è, on inventa l'accent grave. Quant au circonflexe, nul n'a jamais pris au sérieux son chapeau d'arlequin. C'est Mme Claire Blanche Benveniste qui mime ici la prononciation des quatre « e ».

Réponse : Il suffit de quelques jours pour assimiler neuf ou dix nouveaux signes. Il faut une vie pour connaître la grammaire du français écrit. L'attachement au graphisme ancien est irrationnel. Le vrai visage des mots apparaît dans la langue parlée non dans la langue écrite, le verbe précède la lettre ; le poème est un chant plutôt qu'une portée. Le réenseignement aux adultes d'un graphisme complémentaire, ne justifie pas la survie d'un appareil aberrant. Les Britanniques ont opté pour le système métrique et les Suédois qui roulent sur le côté droit de la chaussée depuis deux ans, sont déjà plus à l'aise qu'en 1967. La démographie galope plus vite que la mortalité. La société moderne est tournée vers l'avenir.

Objection : Les effets psycho-sociologiques d'un tel bouleversement sont incalculables. Comment une société moderne tournée vers l'avenir pourrait-elle susciter et surmonter un « traumatisme national » ?

Réponse : C'est l'orthographe conventionnelle qui provoque depuis dix siècles un traumatisme national, dont les victimes se comptent par millions. On a souvent parlé d'une génération sacrifiée, celle qui ayant appris l'orthographe se verrait ensuite imposer l'écriture phonétique. On oublie que cette génération sera celle qui trouvera plus d'avantages que d'inconvénients à accepter la transformation. Les bénéfices qu'on peut escompter d'une suppression de l'orthographe sont immenses. Le français est écartelé entre la langue qu'il parle et celle qu'il doit écrire. La distance qui les sépare est source d'inhibition quels que soient les niveaux de la culture, encore que tous les méfaits de l'orthographe ne sont pas connus. Dès son jeune âge l'enfant est mis en demeure de mémoriser une masse d'illusions et d'anomalies dont on lui dit qu'ils constituent eux aussi sa langue. Est-on bien sûr qu'à l'âge critique pour la formation de l'être humain, une pareille pédagogie ne soit pas dangereuse ?... Non sans raison le XIX^e siècle a stigmatisé le *mensonge orthographique* et la langue affirmé que cet habit d'arlequin imposé à la langue est préjudiciable à une bonne éducation de l'esprit. Nul doute qu'une réforme de l'écriture, à condition d'être radi-

cale, ne supprime quantité de problèmes avec lesquels sont confrontés les pédagogues contemporains : Dyslexie, négligences généralisées dans l'application des règles de la ponctuation, difficultés d'acquisitions grammaticales etc. S'il parle sans effort, l'enfant évite de raconter par écrit ce qu'il ressent vraiment. La rédaction pénible lui ôte le naturel et la spontanéité qui caractérisent son univers, parce qu'il est coupé de sa vraie langue. Sait-on que la dysorthographe, cette incapacité d'acquiescer l'orthographe, affecte en 1969, 50 % d'écoliers ? Combien d'enfants redoublant leurs classes à cause de l'orthographe et passant souvent pour des inadaptés, hantent-ils aujourd'hui les cabinets médicaux des psychologues et des orthophonistes ? Combien de techniciens en puissance ont-ils raté leur vocation pour avoir fait des fautes de dictée à l'examen ? Le niveau minimal de connaissances était moins élevé autrefois qu'aujourd'hui. On avait l'habitude d'apprendre par cœur, contrairement aux méthodes modernes. Or, l'orthographe, qui ne peut qu'être apprise par cœur, semble dérisoire aux élèves par rapport au reste du programme et sa disparition libérerait un temps précieux à l'étude d'autres domaines. Quant aux adultes, leur réticence à s'exprimer par écrit, est source de régression mentale. L'orthographe s'opposant à la diffusion graphique des idées, est un facteur de non-chalance intellectuelle et bloque les facultés d'analyse qu'une écriture normale développe lorsque le scripteur se trouve devant une feuille blanche. Sa suppression contribuerait à améliorer sensiblement la qualité du travail, à l'école et ailleurs en introduisant dès le départ un principe de rigueur scientifique qui ne peut être que favorable aux disciplines abstraites et à la précision des mécanismes intellectuels. Notre société ne se fait pas une conscience exacte des dommages dont l'orthographe est responsable dans la formation de l'esprit. Combien de cadres de valeur la France perd-elle en faisant « gratter » et « ânonner » ses citoyens ?... Quant à l'enseignement de la langue française aux étrangers, il ne sera jamais plus accessible que lorsqu'un son vaudra un signe.

suite page 128

ORTHOGRAPHE OU ORTOGRAF ?

suite de la page 103

Objection : La prononciation est toujours en avance sur l'orthographe qu'on doit reviser chaque demi-siècle. Rien ne servirait de supprimer celle-ci aujourd'hui, pour modifier demain également le nouveau système.

Réponse : L'adoption d'un alphabet complet n'empêchera pas les réajustements périodiques mais ceux-ci s'opéreront d'autant plus logiquement que des caractères logiques se mouleront

Il manque au moins 9 lettres à notre alphabet. Voici les sons qui, dépourvus de signes propres, nécessitent un « truquage graphique » : nous donnons ici leur équivalence avec les caractères de l'Alphabet Phonétique International.

an	comme dans pan	= ä
in	comme dans pin	= ɛ̃
on	comme dans bon	= õ
un	comme dans brun	= œ̃
u	comme dans fume	= y
eu	comme dans peut	= ø
ch	comme dans chien	= ʃ
e(1)	comme dans le	= a
è	comme dans mère	= ɛ

ORTHOGRAPHE PHONÉTIQUE

En italien, *cinq* = **cinque**, *saint* = **santo**, *ceint* = **cinto**, *sain* = **sano**, *seing* = **segno**, *sein* = **seno**. En français, il suffit de l'unique son, *S/N*, pour désigner ces six mots. Comment s'y retrouver ? L'orthographe serait donc indispensable à la distinction. Or le son *S/N* écrit *S/N* ne prête à aucune confusion mentale. *S/N* maisons, *S/N*-Père, *S/N* d'une écharpe, *S/N* de corps, blanc-*S/N*, beaux *S/N*. Les bienfaits résultant de la suppression de l'orthographe devraient compenser « l'effort de lecture » auquel les adultes ne seraient pas nécessairement soumis, car le transfert définitif d'un alphabet à l'autre prendrait du temps.

(1) Le e d'origine latine se prononce é.

alors sur les sons en dehors des surcharges et des combinaisons.

Objection : Une nouvelle écriture entraîne la rupture avec tout un passé culturel. Les livres antérieurs sembleront imprimés dans une autre langue. Un fossé aussi profond que celui qui sépare la langue d'aujourd'hui et celle du Moyen Âge se creusera entre hier et demain.

Réponse : C'est exact. L'événement s'est déjà produit en pleine Renaissance. Le remplacé-

ment du latin par le français fut qualifié « d'hérésie » mais la force des choses l'emporta. Pourquoi les conséquences secondaires d'une simple modification alphabétique ne serait-elle pas mieux supportée par les générations de la Lune ? Il y aurait entre le français futur et le français actuel le même écart qu'entre celui-ci et l'ancien français. Le poète écrirait selon son humeur : *j'ay veu ung roy* (ancien français ; *j'ai vu un roi* (français actuel) ; *j'é vü oe roa* (français futur en code dont les caractères seraient mieux adaptés à nos habitudes graphiques que ceux de l'Alphabet Phonétique International.) Si l'on prend une conscience nette de la distance entre le français parlé d'aujourd'hui et le français écrit des siècles passés, on pourra écarter le latin des programmes et faire de l'ancien français et de la langue de Racine de véritables langues classiques. Leur étude viendrait compléter celle du français contemporain qui, débarrassé de toute orthographe pourrait être infiniment plus simple. Alors, tomberait cette barrière mentale dressée entre les lettrés et les non lettrés et se multiplieraient les œuvres qui enrichiraient les belles lettres... Il faut remettre à leur véritable place les créations littéraires de notre passé en brisant une fois pour toutes avec le fétichisme dont on les entoure. Le français du XX^e siècle n'est pas de plein pied avec sa littérature classique et une bonne partie de l'enseignement secondaire est justement consacrée à le mettre au niveau des œuvres de jadis. A cela rien que de normal, d'ailleurs bien que l'on puisse imaginer une formation plus résolument orientée vers une culture du présent et de l'avenir. On veut ignorer cette distance que nous avons prise vis-à-vis de la littérature classique, et l'essentiel des traditions universitaires et des pratiques pédagogiques se fonde sur ce refus plus ou moins conscient. Au niveau de la langue, cela se traduit dans un purisme dont le principe consiste à toujours préférer la norme du passé à celle du présent. Sur le plan littéraire, c'est un intérêt souvent exclusif porté aux œuvres classiques aux dépens des modernes. On forme ainsi, de plus en plus difficilement, des esprits qui accèderont à une culture bien déterminée que l'on baptise la culture... Faut-il se résigner à la « perte » du patrimoine classique ?... Mais pour combien de Français ce patrimoine est-il la source d'un enrichissement personnel ? Pour combien de Français est-il autre chose qu'un certain nombre de souvenirs des années d'études ? « Ce qui reste quand on a tout oublié » disait Edouard Herriot, donnant ainsi de la culture considérée comme un « bagage » une définition précise et parfaitement mutilante. La réforme de l'enseignement n'est-elle pas à l'ordre du jour ?

Jean VIDAL